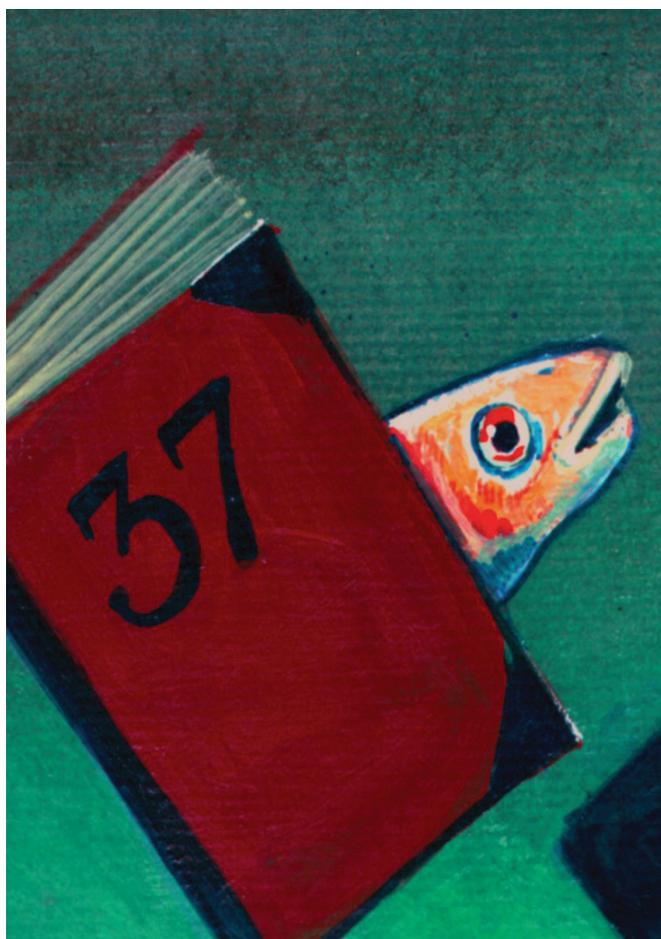


Jacques Sternberg

L'Employé

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Pour s'assurer de la qualité du dossier, tant au niveau du contenu que de la langue, chaque texte est relu par Laura Delaye, détachée pédagogique pour la collection Espace Nord à la Fédération Wallonie-Bruxelles. Elle vérifie aussi sa conformité à l'approche par compétences en vigueur dans les écoles francophones de Belgique.

Les documents iconographiques qui illustrent le présent dossier sont fournis par les **Archives & Musée de la Littérature** (www.aml-cfwb.be) ; ces images sont téléchargeables sur la page dédiée du site **www.espacenord.com**. Elles sont soumises à des droits d'auteur; leur usage en dehors du cadre privé engage la seule responsabilité de l'utilisateur.



© 2023 Communauté française de Belgique

Illustration de couverture : © Denis Schmit
Mise en page : Maïlee Dorane

Jacques Sternberg

L'Employé

(roman, n° 52, 2021)

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E

réalisé par Nicolas Stetenfeld et Laura Delaye



Table des matières

| | | |
|-----------|--|-----------|
| 1. | L'auteur | 7 |
| 1.1. | Biographie | 7 |
| 1.1.1. | Les rêveries de l'enfance..... | 7 |
| 1.1.2. | Le cauchemar des études..... | 8 |
| 1.1.3. | Les années de guerre | 8 |
| 1.1.4. | Les premiers pas d'écrivain et le mariage..... | 8 |
| 1.1.5. | Fantastique et science-fiction : la consécration | 9 |
| 1.1.6. | Jacques Sternberg, l'infatigable | 11 |
| 1.2. | Œuvres principales..... | 12 |
| 2. | L'Employé | 13 |
| 2.1. | Contexte de rédaction | 13 |
| 2.2. | Contexte de publication..... | 14 |
| 2.3. | Résumé | 15 |
| 3. | Analyse..... | 16 |
| 3.1. | Un roman aux multiples visages | 16 |
| 3.1.1. | Un antiroman réaliste | 16 |
| 3.1.2. | Un roman aux intersections de nombreux genres | 18 |
| 3.2. | Une forme | 21 |
| 4. | Propositions pédagogiques | 23 |
| 4.1. | Avant la lecture de l'œuvre | 23 |
| | <i>L'auteur</i> | 23 |
| | <i>L'œuvre</i> | 24 |
| | <i>Après la lecture de l'œuvre</i> | 25 |
| 5. | Bibliographie | 28 |
| 5.1. | Source primaire..... | 28 |
| 5.2. | Sources livresques | 28 |
| 5.3. | Sources internet..... | 28 |

1. L'auteur



Jacques Sternberg en 1975 ©Nicole HELLYN/AML (AML 1240/1584)

1.1. Biographie

1.1.1. Les rêveries de l'enfance

Nathan Jacques Sternberg naît le 17 avril 1923 à Anvers. Rêveur, distrait, il se passionne très tôt pour le cinéma burlesque américain (Laurel et Hardy, Buster Keaton) qu'il regarde le soir en famille puis seul au cinéma. Il délaisse les jeux avec sa sœur Jacqueline pour s'isoler dans sa chambre et consacrer de longues heures à la lecture de beaux livres le plus souvent offerts par son père. Le jeune garçon est également un grand sportif : vélo, cent mètres, patins à glace ou à roulettes, tennis et bateau à voile, rien ne semble l'épuiser.

1.1.2. Le cauchemar des études

C'est du côté de l'école que se situe l'ennui. Poursuivant tant bien que mal ses études à l'Athénée Royal d'Anvers, l'écrivain exècre l'autorité de ses « professeurs flamands volontiers brutaux¹ ». Ses années d'études à l'Athénée se déroulant qui plus est dans un climat général d'antisémitisme se révèlent être un cauchemar pour Jacques Sternberg. Elles lui inspireront la détestation de l'instruction obligatoire et de la brutalité de l'espèce humaine.

1.1.3. Les années de guerre

Lorsqu'en 1940 la guerre éclate, la famille Sternberg quitte Anvers pour Bruxelles puis Ostende, La Panne, afin de passer la frontière française pour se rendre à Paris d'abord, ensuite fuir à Biarritz et finalement à Cannes où un cousin les attend. Inscrit au lycée par son père, Jacques reprend goût à l'école et lit avec délectation les grands auteurs français parmi lesquels Céline et Maupassant, mais il ne réussit pas pour autant son bac, préférant jouer à la bataille navale. Débutent alors les premiers émois amoureux du jeune homme, mais aussi l'écriture de ses premières fictions. Une époque heureuse qui sera de courte durée puisque les premières rafles de Juifs étrangers atteignent désormais les Alpes-Maritimes où la famille avait trouvé refuge. Les Sternberg doivent changer de nom et tenter d'atteindre Barcelone pour ensuite se réfugier en Amérique du Sud. Mais ils seront arrêtés en Espagne et reconduits en France où après de multiples tentatives de fuite ils seront finalement enfermés au Camp de Rivesaltes (camp Joffre), près de Perpignan. Jacqueline sera rapidement libérée tandis que le reste de la famille est transféré vers le camp de Gurs. Le père de Jacques Sternberg est déporté en février 1943. Jacques Sternberg fuit et se réfugie à Cannes, sous le nom de George Rabois. Il rentre finalement à Bruxelles en 1944. Ces années de fuites et d'arrestations, tout comme la déportation de son père, marqueront son œuvre.

1.1.4. Les premiers pas d'écrivain et le mariage.

Au sortir de la guerre, Jacques Sternberg s'ennuie. Il passe ses journées à se partager entre le cinéma et l'écriture, et publie très vite sa première nouvelle, *Évasion*, dans un hebdomadaire bruxellois. D'autres nouvelles suivront, toujours liées à la guerre, et publiées sous le pseudonyme de Jacques Bert. Elles précèdent l'écriture d'un premier roman – *La Boîte à guenilles* (qui essuiera de nombreux refus d'éditeurs et ne sera publié qu'en décembre 1950) – et la publication d'un recueil de nouvelles, *Jamais je n'aurais cru cela !*, en 1945.

Cette année 1945 est aussi celle de la rencontre avec Francine qu'il épousera un an plus tard. Jacques Sternberg continue d'écrire mais cela ne lui rapporte pas grand-chose, il multiplie donc les petits boulots précaires tandis que Francine, enceinte, doit arrêter son activité de modèle pour peintres. Le couple donne naissance à un fils en juillet 1946.

Jacques Sternberg est alors engagé au *Matin* d'Anvers, notamment à la rubrique des faits divers, où il comprend la force de la concision d'un texte. Il y fait la connaissance de son prédécesseur, Guy Vaes.

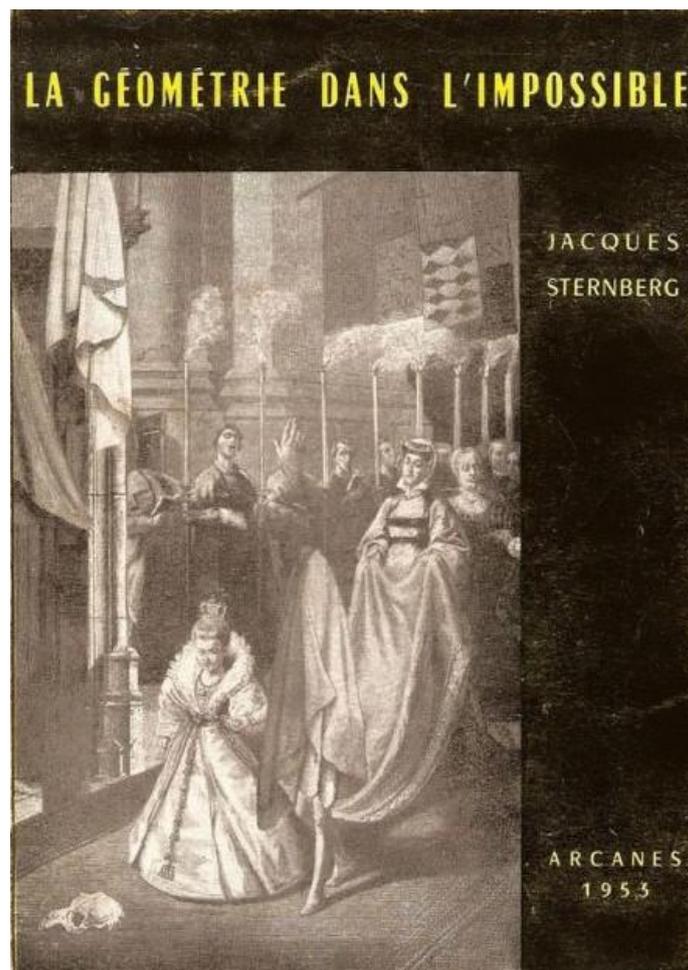
En 1947, le couple part pour Paris mais déchantent rapidement : le manuscrit de *La Sortie est au fond du couloir* est refusé par de nombreux éditeurs, les emplois se font rares et les difficultés à trouver un logement décent deviennent insupportables. Déçus et démoralisés, les Sternberg regagnent Bruxelles. Nathan se livre alors à du marché noir, écrit quelques critiques de films pour une revue flamande, devient ensuite secrétaire auprès du libraire J.-L. Kellinckx et continue de proposer le manuscrit de son roman à des maisons d'édition qui n'en veulent pas. Sternberg ne se décourage pas, il continue d'écrire (*Le Refus*, *Le Suicide*, *La Ville*, *La Droite n'a pas de fin*, *Le Délit*, *La Banlieue*, *La Porte*) et d'essayer les refus d'éditeurs.

En 1952, il fait une pause dans ses activités littéraires et expose ses collages et photomontages dans une librairie parisienne. La même année, il se lie d'amitié avec Ionesco, ce qui l'amène à s'essayer à l'écriture dramatique.

¹ Jacques STERNBERG, *Mémoires provisoires*, cité par Lionel MAREK, *Jacques Sternberg ou l'œil sauvage*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2012, p. 23.

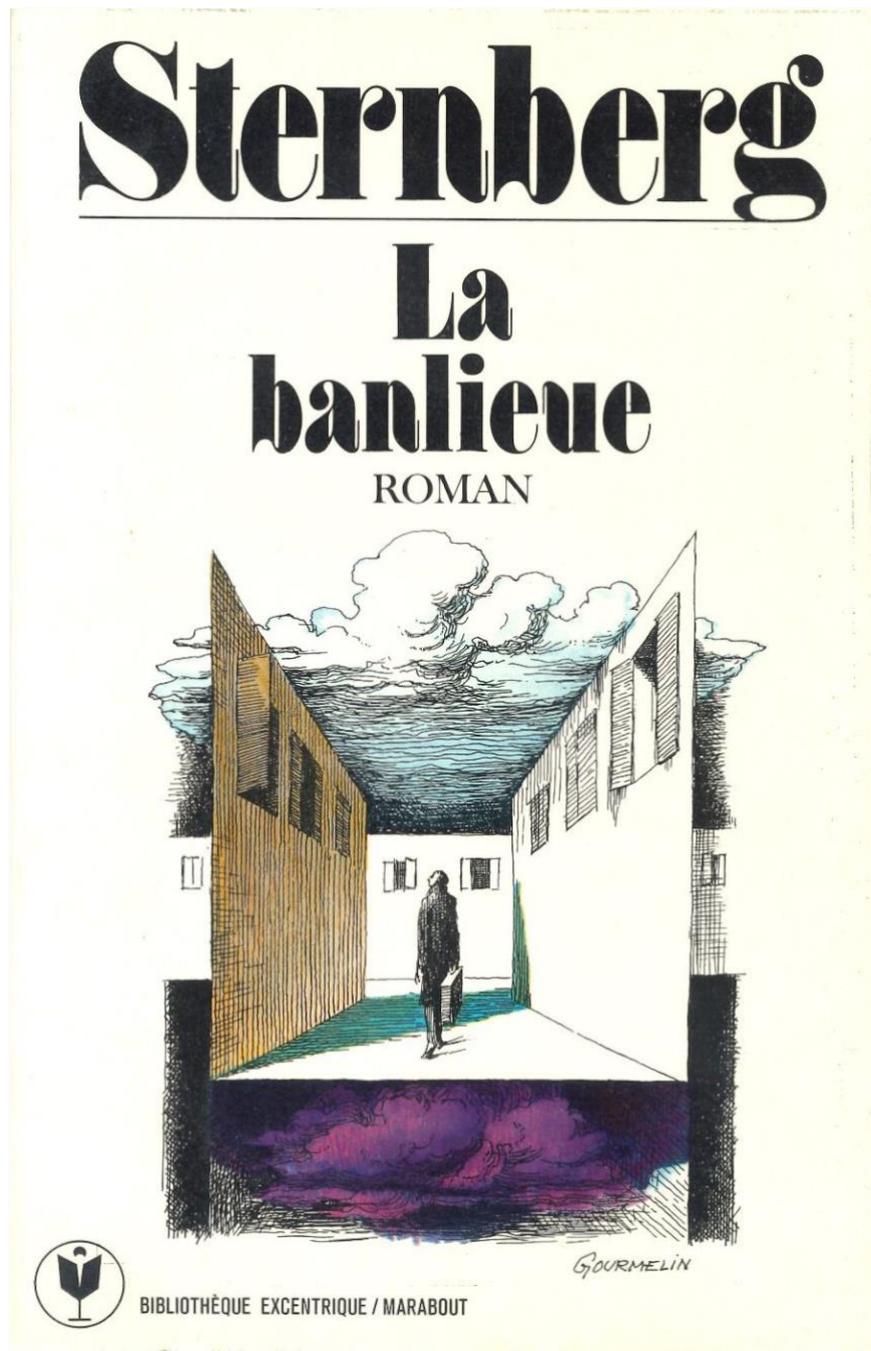
1.1.5. Fantastique et science-fiction : la consécration

Seuls *Le Délit* et *La Banlieue* seront finalement édités au milieu de années cinquante. En attendant, Jacques Sternberg rencontre Valérie Schmidt, libraire spécialisée dans la science-fiction, qui persuade le jeune écrivain que ses contes de *La Géométrie dans l'impossible* se rattachent au genre. En 1954, Jacques Sternberg signe son premier texte de science-fiction, *Le Désert*, dans une revue spécialisée, *Fiction*. D'autres textes suivront dont *Le Navigateur*, texte dans lequel l'auteur emploie la première personne du singulier et introduit des marques de subjectivité, affirmant sa position originale et innovante dans le genre. Quelques mois plus tard, il publie un article consacré à la science-fiction américaine. En 1955, l'écrivain se lance dans l'élaboration du premier fanzine paru en France et devient rédacteur en chef du *Petit Silence Illustré* (PSI). L'institution littéraire y est régulièrement raillée et l'humour noir est omniprésent, ce qui assied la réputation de rebelle insolent de Jacques Sternberg. C'est dans cette revue que paraîtront les trois premières pages de *Vingt mille lieues sous l'avenir* (texte qui, remanié, deviendra *L'Employé*). Durant cette même année, le Belge débute l'écriture de *La Sortie est au fond de l'espace*. À la parution du roman, en 1956, les critiques sont élogieuses. Ce succès durera puisque le roman est régulièrement réédité jusqu'en 1995, mais il n'empêchera pourtant pas Sternberg de rentrer à Bruxelles pour travailler au Club du Livre du mois. Il s'installe alors chez sa mère et se plonge dans l'écriture de *Vingt mille lieues sous l'avenir*. Il poursuit, en parallèle, l'écriture de nouvelles pour la revue *Fiction*. En 1958, le recueil *Entre deux mondes incertains* paraît chez Denoël dans la collection « Présence du Futur ». Il rassemble contes et nouvelles où l'angoisse et la mort rodent sur fond d'humour noir. Quelques mois plus tard, la publication de *L'Employé* aux éditions de Minuit marque une assez nette prise de distance de l'auteur avec la science-fiction.



Couverture *La Géométrie dans l'impossible* aux éditions Arcanes, 1953 ©Bila

En 1960, les éditions Julliard publient un premier roman : *Glaise*. Son autrice, Christine Harth, est présentée comme l'épouse de Jacques Sternberg. En réalité, c'est l'auteur de *L'Employé* qui a écrit ce roman. Il demande à Francine de se présenter comme l'autrice, estimant qu'un tel roman d'amour récolterait plus de succès auprès d'un éditeur s'il était signé par une femme. Si certains hésitent quant à la réelle identité de l'auteur du roman, d'autres penchent pour l'influence du mari sur son épouse. Le subterfuge semble donc fonctionner. Cette même année verra également la publication de nombreux textes courts, mais également le refus du manuscrit de *Un jour ouvrable* par Minuit. Un an plus tard, c'est la consécration : Jacques Sternberg est lauréat du Grand Prix de l'humour noir du roman pour *L'Employé*, et pour l'ensemble de son œuvre, notamment *La Banlieue*, qui vient de paraître. *Un jour ouvrable* sera édité quelque temps plus tard par Éric Losfeld.

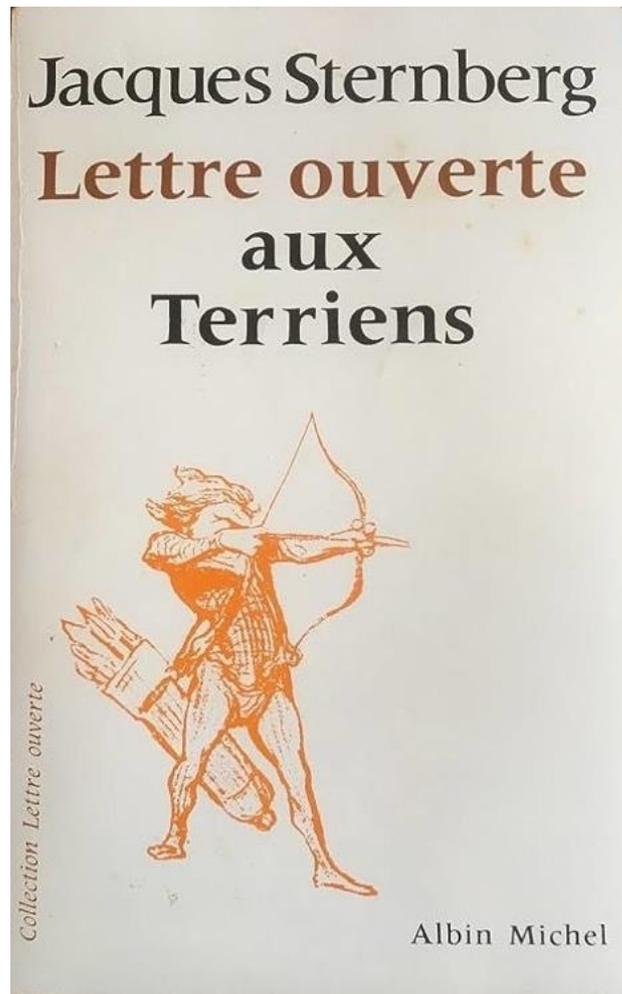


Couverture *La Banlieue* de la collection Marabout, 1976 ©Bila

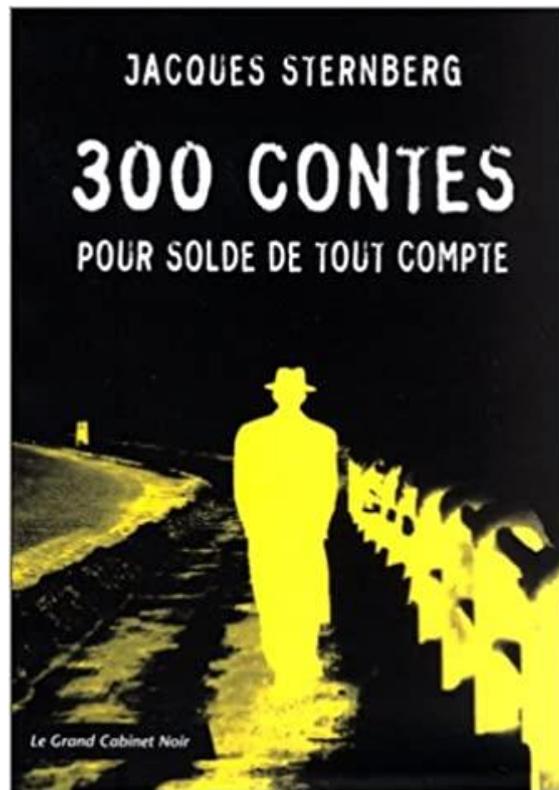
1.1.6. Jacques Sternberg, l'infatigable

Alain Resnais a découvert *Un jour ouvrable* et souhaite travailler avec Jacques Sternberg. Cette collaboration donnera lieu à *Je t'aime, je t'aime*, cinquième long-métrage du réalisateur Alain Resnais, qui sortira sur les écrans en 1968. C'est à cette période que la pièce *C'est la guerre Monsieur Gruber*, sort en librairie avant d'être huée au Théâtre de l'Odéon en 1973, année durant laquelle l'écrivain est engagé comme chroniqueur au journal *Le Monde*. Entre le début des années septante et la fin des années nonante, l'infatigable écrivain, entouré de ses chats, poursuit l'écriture de romans (*Attention planète habitée, Agathe et Béatrice, Le Shemihl, Le Cœur froid, Toi ma nuit, Sophie, La Mer et la nuit, Le Navigateur, Mai 86*) et textes courts (*Futurs sans avenir, Univers zéro, Histoires à dormir sans vous, Histoires à dormir de vous, Contes glacés, 188 contes à régler, Si loin de nulle part*). Il se lance également dans l'écriture de dictionnaires, pamphlets et textes autobiographiques tout en s'adonnant à sa passion pour la navigation. Paraissent ainsi en 1973 *Le Dictionnaire du mépris*, en 1974 la *Lettre ouverte aux terriens*, en 1977 les *Mémoires provisoires* et *Vivre en survivant*, et en 1985, le *Dictionnaire des idées revues*. Jacques Sternberg est invité à plusieurs reprises sur le plateau de l'émission *Apostrophes* ainsi qu'à d'autres émissions littéraires de l'époque.

À l'aube des années 2000, il publie sa dernière autobiographie, *Profession : mortel*, et un ultime recueil de nouvelles, *300 contes pour solde de tout compte*. Il s'éteint à Paris en 2006 et est incinéré au cimetière du Père Lachaise.



Couverture *Lettre ouverte aux Terriens* aux éditions Albin Michel, 1974 ©Bila



Couverture *300 contes pour solde de tout compte* aux éditions Le Grand Cabinet Noir, 2002 ©Bila

1.2. Œuvres principales

Nouvelles

Contes glacés, Verviers, Marabout, 1974 ; Namur, Mijade, 2009.

188 contes à régler, Paris, Denoël, 1988 ; Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1998.

Histoires à dormir sans vous, Paris, Denoël, 1991 ; Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995.

Romans

L'Employé, Paris, Minuit, 1958 ; Bruxelles, Espace Nord, 2021.

Le Délit, Paris, Plon, 1954 ; Strasbourg, La Dernière Goutte, 2008.

Un jour ouvrable, Paris, Losfeld/Le Terrain Vague, 1961 ; Strasbourg, La Dernière Goutte, 2009.

Le Cœur froid, Paris, Christian Bourgois, 1972 ; Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2000.

Sophie, la mer et la nuit, Paris, Albin Michel, 1976 ; réédition en 2010.

Théâtre

C'est la guerre Monsieur Gruber, Paris, Losfeld, 1968.

Essai

Une succursale du fantastique nommée science-fiction, Paris, Losfeld, 1958.

Essai autobiographique

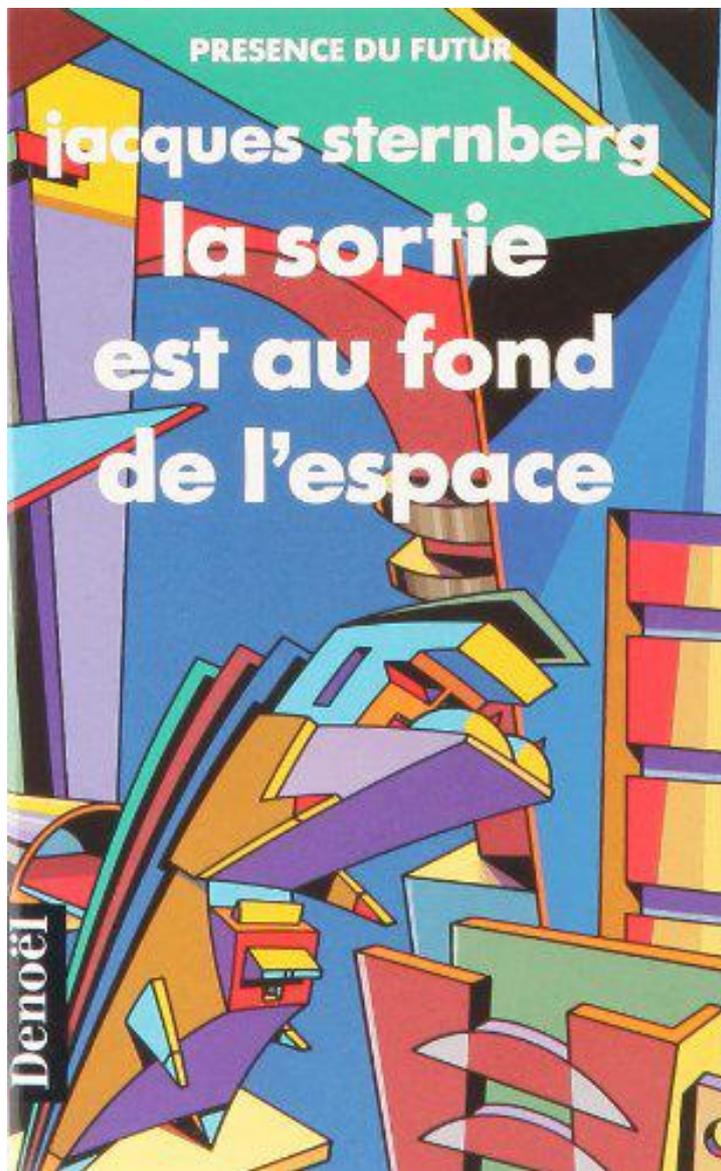
Profession, mortel : fragments d'autobiographie, Paris, Belles lettres, 2001.

2. L'Employé

2.1. Contexte de rédaction

Lorsque paraît *L'Employé* en 1958 aux éditions de Minuit, la carrière littéraire de Jacques Sternberg, déjà bien entamée, demeure néanmoins houleuse. Entre refus d'éditeurs et consécration, l'auteur belge s'est déjà essayé à des métiers divers et des écrits de genres et formats différents. La parution en 1956 de *La Sortie est au fond de l'espace* est un succès au point que certains critiques parlent de Sternberg comme du « moraliste français du xx^e siècle ». L'auteur, considéré désormais comme un des principaux représentants de la science-fiction en langue française, est également rédacteur en chef du premier fanzine apparu en France (*Petit Silence Illustré*). Il décide, pourtant, de reprendre son travail au Club du Livre du mois et de s'installer chez sa mère. C'est durant cette période qu'il commence la rédaction de *Vingt mille lieues sous l'avenir*, qui deviendra *L'Employé*.

En 1957, les premières pages de *Vingt mille lieues sous l'avenir* paraissent dans le *Petit Silence Illustré* et une suite est annoncée. C'est également en 1957 que le premier satellite artificiel de la terre, Spoutnik 1, est mis sur orbite par l'URSS.



Couverture *La Sortie est au fond de l'espace* aux éditions Denoël, 1990 ©Bila

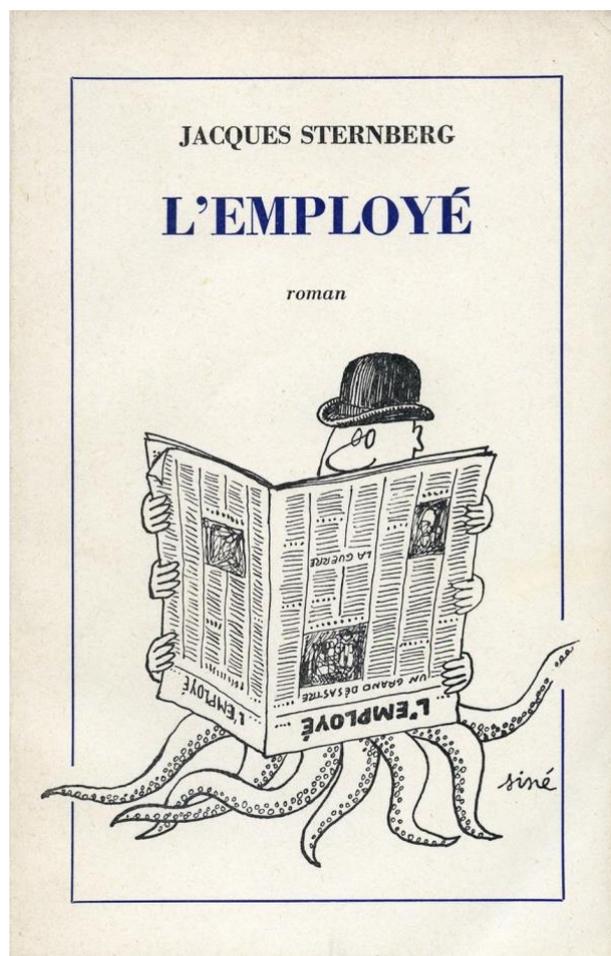
2.2. Contexte de publication

En cette fin des années cinquante, la culture française est en pleine révolution, notamment sur le plan littéraire. Le terme « Nouveau Roman », théorisé par Nathalie Sarraute dans *L'Ère du soupçon* (1956) apparaît en 1957 dans une chronique du *Monde* consacrée à *La Jalousie* de Robbe-Grillet. L'écrivain devient le chef de file des « Nouveaux Romanciers » qui seront, comme lui, publiés presque systématiquement aux éditions de Minuit, au point que l'on parlera des « écrivains de Minuit » ou de l'« école de Minuit ».

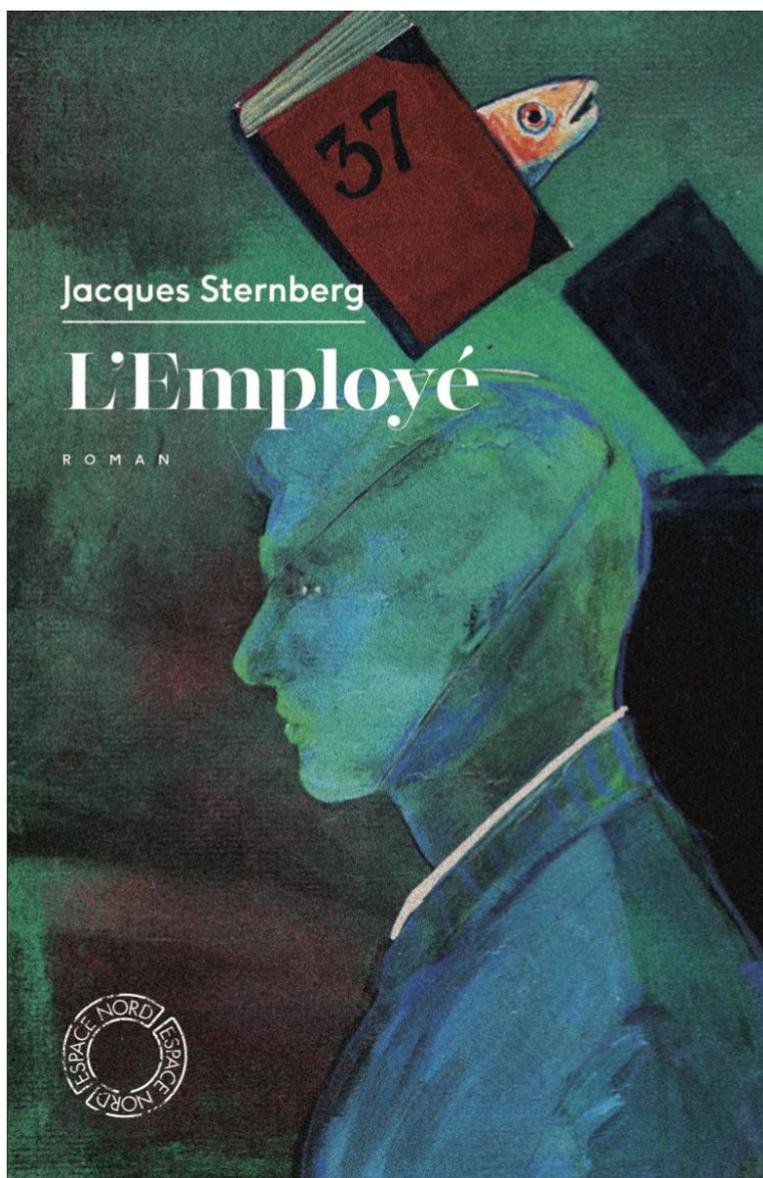
Bien qu'il constitue une rupture avec la science-fiction classique, *L'Employé* semble loin du mouvement littéraire alors en vogue. Le manuscrit, écrit en quatre ou cinq mois selon l'auteur, essuie un grand nombre de refus d'éditeurs, Gallimard entre autres. Lorsque Jérôme Lindon, directeur des éditions de Minuit, décide de publier *Vingt mille lieues sous l'avenir* et d'en faire, après quelques ajustements, *L'Employé*, la surprise est de taille. C'est qu'à sa sortie, en 1958, paraissent également chez le même éditeur, *Moderato cantabile* de Marguerite Duras, *La Jalousie* de Robbe-Grillet et *L'Herbe* de Claude Simon. Le moins que l'on puisse dire, c'est que *L'Employé* dénote dans cette énumération. La décision de Jérôme Lindon n'a d'ailleurs pas été prise du jour au lendemain, loin s'en faut. Robbe-Grillet, conseiller littéraire de l'éditeur, refuse le roman, mais lorsque Jacques Sternberg vient rechercher son manuscrit, il insiste auprès de la secrétaire d'édition. Après deux mois de réécriture et la suppression de chapitres entiers, le manuscrit sera finalement accepté chez Minuit.

À sa sortie en librairie, *L'Employé* ne récolte pas le succès escompté par son auteur. Les critiques sont bonnes mais peu nombreuses et l'association à Beckett, Ionesco ou Kafka, plutôt que de flatter Sternberg, le dérange. Le livre ne se vend pas bien, l'écrivain reprochera plus tard à son éditeur d'en être le responsable.

Pourtant, en 1961, Jacques Sternberg est lauréat du Grand Prix de l'humour noir du roman pour *L'Employé* et pour l'ensemble de son œuvre.



Couverture de *L'Employé* aux éditions de Minuit ©AML (MLA 5337/0001)



Couverture de *L'Employé* de la collection Espace Nord ©Espace Nord

2.3. Résumé

Alors qu'il s'apprête à franchir, en retard, la porte de son lieu de travail, un employé se met à relater l'histoire de ses origines et sa famille. Il évoque sa mère, une « nymphomane célèbre » (p. 5) qui finit par fuir dans un « bordel du port » (p. 6), ses quatre cents frères et sœurs, régulièrement emportés par une « mauvaise grippe » (p. 6) et ses pères qui « s'effacèrent les uns après les autres » (p. 6). Orphelin, il est recueilli par son oncle et se met à vivre des aventures toutes plus folles les unes que les autres, notamment grâce à ses multiples particularités anatomiques. Les années passent, il rencontre plusieurs femmes, meurt, ressuscite et retrouve sa femme, Mygale, et son fils. Les journées et les nuits se succèdent, il redécouvre sa ville, retourne dans l'appartement de ses grands-parents décédés et retrouve plusieurs pères. Puis il reprend sa semaine de travail, décide de le quitter et s'inscrit au chômage, mais en est rayé dès le lendemain. Il fait alors le vœu de quitter la Terre et se retrouve à Logaro S., où ses parents l'envoyaient se reposer lorsqu'il était petit. Les années défilent dans le désordre.

L'employé décide enfin d'ouvrir la porte et se fait réprimander par son patron :

« - Ah ! c'est vous, Sternberg ? Encore en retard, naturellement ! Je vous avais pourtant prévenu qu'il fallait *absolument* être à l'heure aujourd'hui. Mais vous ne pensez jamais à rien... » (p. 169).

3. Analyse

3.1. Un roman aux multiples visages

Texte détonant, se jouant des conventions et au carrefour de multiples influences, *L'Employé* est un roman à nul autre pareil. Bien que son auteur ne se rattache à aucune école littéraire particulière, son œuvre est certainement à rapprocher des avant-gardes du XX^e siècle comme le surréalisme, le dadaïsme ou encore le théâtre de l'absurde. En effet, Jacques Sternberg détestait viscéralement le réalisme, la littérature classique ne l'intéressait pas et la construction rationnelle d'une intrigue autour de personnages bien campés et d'enjeux clairs ne faisaient pas du tout partie de son projet littéraire. *L'Employé*, considéré comme le chef d'œuvre de l'auteur, en est une parfaite illustration.

3.1.1. Un antiroman réaliste

L'Employé commence par ces mots :

Devant la porte, je regardai l'heure : dix heures cinq. J'hésitai un instant.

J'avais eu la chance de naître de parents aisés, mais trivipares. Ma mère était une nymphomane célèbre ; elle donna son nom à une anthologie du vice qui fait encore autorité. Dans ses yeux glaireux, le regard éclatait comme le bouillonnement d'une lave incandescente, et tout son corps n'était qu'un seul tentacule dévoré par sa propre voracité. Avec mes frères et mes sœurs – nous étions plus de quatre cents –, nous habitions dans les faubourgs un vaste immeuble de brique rouge qui nous était exclusivement réservé. Parfois une mauvaise grippe emportait quelques dizaines d'entre nous, mais personne ne s'en apercevait : en une nuit, ma mère arrivait facilement à doubler n'importe quelle épidémie. Les pères, qu'il aurait été difficile de dénombrer, s'étaient réservé les étages inférieurs, et leurs hurlements de reproche se mêlaient aux râles de ma mère pour faire résonner à travers les murs de cette citadelle un concert de musique de chambre jamais interrompu. (p. 5)

L'incipit du roman donne tous les gages du réalisme et installe même un suspense (pourquoi le narrateur hésite-t-il devant cette porte ?) : usage du passé simple, installation d'un décor, d'un personnage-narrateur (le « je ») et esquisse d'une généalogie du personnage principal. Les ingrédients majeurs du roman réaliste sont convoqués. Cette fragile mais cohérente embarcation est pourtant très rapidement mise à l'eau par l'ajout d'un complément de phrase tout à fait étonnant : « mais trivipares ». Le terme « trivipare » n'existe pas. Le néologisme est inventé par Sternberg sur la base des termes scientifiques désignant les méthodes de reproduction en biologie (vivipare, ovipare et ovovivipare). Aucune explication ne suivra. Il s'agit avant tout pour Sternberg de se défaire du cadre réaliste et d'installer le lecteur dans une dimension nouvelle bien éloignée des logiques du réel. La suite du roman ne fait que le confirmer et si l'auteur continue d'explorer sa généalogie, celle-ci n'a plus rien de conventionnel. On y apprend ainsi que sa mère n'est « qu'un seul tentacule dévoré par sa propre voracité » (il ne faut pas y voir une métaphore), que lui et ses frères sont « plus de quatre cents » et que d'innombrables pères occupent l'étage inférieur du « vaste immeuble de brique rouge qui [leur] était exclusivement réservé » (p. 5).

La suite du récit ne présente presque plus aucune logique interne. Les comportements des personnages sont irrationnels et imprévisibles, tout comme les événements qui s'enchaînent sans aucune suite cohérente. Aucun cadre spatio-temporel ne peut être défini car la diégèse se tord à l'envi. Comme le remarque Jacques Carion :

Les données spatiales sont complètement bouleversées : les surfaces sont réversibles, les profondeurs s'accroissent démesurément, les volumes se modifient d'un instant à l'autre et, au sein de trois dimensions vagabondes, les localisations deviennent improbables, et les déplacements hasardeux².

Dans le passage ci-dessous, toute l'activité d'une ville semble se contenir dans les étroits couloirs de l'immeuble à appartements que le narrateur essaye de quitter :

² Jacques CARION, postface de *L'Employé*, Bruxelles, Espace Nord, n°52, 1989, pp. 171-172.

Il ne me reste plus qu'à quitter l'appartement, qui se replie automatiquement derrière moi, dans le placard.

Dans l'escalier, il règne une grande animation. Au troisième étage, c'est à peine si je puis me faufiler entre les badauds qui suivent la relève de la garde. Plus bas, je me fais accrocher par une procession qui, dans un balbutiement d'attardés, trimballe ses jouets et ses eunuques vers le toit pour communier de plus près avec Dieu. Au premier, des camions déversent une cargaison de balles de coton dans le monte-charge qui va lever l'ancre. Les mugissements des sirènes déchirent l'air. Dans la cage de l'ascenseur s'ébattent des mouettes, et les ménagères qui reviennent du marché avec des filets à provisions remplis doivent lutter contre la voracité de ces oiseaux. Parfois, la benne d'un camion happe un locataire et l'envoie dans la cage avec les balles en coton. Des douaniers de la brigade fluviale demandent les papiers et fouillent ceux qui passent du premier au rez-de-chaussée. (p. 30)

Tout comme l'espace, le temps est lui aussi mis à mal. Parfois la chronologie s'accélère « les années passent vite aujourd'hui », « un an, ça passe vite, surtout le dimanche » ; parfois elle laisse apparaître des manques « demain ne figure pas sur mon calepin. Nous passons donc à mercredi. Il est férié. Puis vient dimanche qui, pour des raisons que j'ignore, a été décalé cette semaine » ; parfois elle progresse à allures différentes « ce mois-là les mercredis avaient pris tant d'importance qu'on avait décidé de supprimer les jeudis au profit des vendredis qui comptaient double avec perte de vitesse de marlundis compressés³ ».

Si le narrateur croise d'innombrables personnages, seule Mygale, son épouse, revient plusieurs fois dans le roman. Les autres personnages ne sont que de passage, souvent innommés ou alors désignés par des prénoms qui n'en sont pas (à l'instar de Mygale). Ainsi voici ce que le narrateur dit lorsqu'il évoque les nombreuses femmes qu'il a rencontrées :

À combien de milliers de femmes adressai-je la parole cette année-là ? En vain, d'ailleurs. Que de rencontres pourtant, que de noms, que de visages ou de corps quand elles n'avaient pas de visage... Tierce, Alcède, Myrne, Diurne, Colcide, Adragase, Argoule, qu'êtes-vous devenues ? (pp. 17-18)

Aucun de ces prénoms n'existe et la plupart sont des néologismes forgés par l'auteur lui-même. De ces personnages de passage, changeants, improbables, aucune psychologie un tant soit peu complexe ne ressort. Ce sont des êtres fugaces dont l'existence est toute contenue dans les quelques phrases qui les évoquent.

À l'image de son entame, les derniers mots du roman semblent induire, par leur caractère tout à fait rationnel, un retour au réel et donnent à l'ensemble du texte un effet de boucle, de clôture :

Une pendule marque dix heures six. Un calendrier, la journée du 12 avril. Tiens, c'est demain ma fête.
Devant moi une porte.
Naturellement, je l'ouvre.
Naturellement, il est derrière :
— Ah ! C'est vous, Sternberg ? Encore en retard, naturellement ! Je vous avais pourtant prévenu qu'il fallait *absolument* être à l'heure aujourd'hui. Mais vous ne pensez jamais à rien... (pp. 168-169)

Les détails ne sont évidemment pas anodins et, si la pendule indique « dix heures six », le lecteur doit se rappeler qu'au début du roman, il n'était que « dix heures cinq » (p. 5). En somme l'intégralité de *L'Employé* semble s'être déroulée en moins d'une minute. Sorte de récit en dehors de toute logique, de tout cadre spatio-temporel cohérent et appréhendable, le roman n'est qu'une parenthèse, peut-être un rêve, à l'image d'Alice dans le roman de Lewis Carroll. Mais Jacques Sternberg se garde bien de nous en révéler le fin mot, préférant maintenir le mystère et insister, non sans humour, sur ce retour au réel à travers la répétition de l'adverbe « naturellement ». Celui-ci renvoie de manière ironique à une fausse évidence (rien dans *L'Employé* ne semble évident) mais aussi à la notion de réel (en opposition alors à l'adverbe artificiellement).

³ Jacques CARION, *op. cit.*, p. 173.

3.1.2. Un roman aux intersections de nombreux genres

Difficile d'apposer une étiquette sur *L'Employé*. Lionel Marek le voit comme un « antiroman, uniquement fondé sur un non-sens porté au paroxysme de la déstructuration de la réalité⁴ ». Il constitue pour lui « une manière de manifeste littéraire qui ne déroge pas aux lois du genre, par sa force de persuasion, ses excès et son systématisme⁵ ». Pour cette forme nouvelle, Jacques Sternberg semble puiser dans d'innombrables genres. Volontiers identifié comme relevant du fantastique, de l'aventure, de la science-fiction mais aussi de l'autofiction, du roman picaresque, du conte philosophique ou même du théâtre de l'absurde, le roman est indéniablement un peu de tout cela en même temps. Lionel Marek⁶ va plus loin encore et s'amuse à identifier les nombreux parallèles que critiques et chercheurs ont pu faire ou pourraient faire avec le roman : cinéma burlesque, dessin animé à la Tex Avery, cartoonistes américains et pourquoi pas... le jeu vidéo. Après la lecture du roman, nous ne sommes plus à un paradoxe temporel près !

A. Un roman de l'absurde

Dans la préface de *188 Contes à régler*, Jacques Sternberg revient sur ses influences :

Ma véritable terre de prédilection, c'était l'humour, la terreur, l'absurde, la folie lucide, la dérision, surtout celles des dessinateurs d'humour... Je n'ai que très exceptionnellement supporté un livre sans insolite, sans humour, sans trace de révolte ou de mépris⁷.

L'Employé n'échappe évidemment pas à ces influences et peut être considéré comme un pendant littéraire du théâtre de l'absurde à la Ionesco. Au-delà de la déstructuration de l'intrigue, des personnages et du langage évoqués plus haut, *L'Employé* joue aussi avec l'humour, multiplie les jeux de mots, les situations incohérentes et cocasses, comme dans cette scène d'interrogatoire parodiant les récits policiers :

Il me fit passer par un portillon de bois et entrer dans une pièce où un inspecteur me désigna une chaise.

— Non, pas celle-ci, celle-ci. Celle-ci est une fausse chaise. Tout est faux chez nous. Faux ce qu'il faux, conclut-il en riant. Mais son visage se fit de nouveau grave :

— Vous reconnaissez ce billet ? me demanda-t-il en me tendant un billet de métro.

Je répondis que c'était un billet de métro.

— Non, c'est votre billet de métro. Et je le prouve : ce billet est troué à l'envers. Pourquoi ? Parce qu'il a été tendu à l'endroit à l'employé qui l'a fatalement retourné pour le poinçonner. Or ce geste vous est strictement personnel.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Même votre nom est suspect. On sait qu'il prend deux *l* au pluriel. Or la victime n'avait plus de nom quand elle a été tuée. En partant de là, quand on sait que l'assassin a emprunté l'escalier de service, il est facile d'en déduire que son nom ne pouvait être que le vôtre. Vu ?

Il se leva, fit le tour de la pièce, prit une règle et la jeta brusquement dans une vitre, puis me fit face.

— Alors, on avoue ? dit-il en m'envoyant une gifle.

J'avouai le métro.

— C'est parfait, reprit l'inspecteur en me tendant la main. Cet aveu témoigne en votre faveur. Il en sera tenu compte plus tard, au procès.

⁴ Lionel MAREK, *Jacques Sternberg ou l'œil sauvage*, Lausanne, L'Âge d'homme, 2012, p. 158.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ Cité par Lionel MAREK, *op. cit.*, p. 127.

Quand il me demanda si je n'avais rien d'autre à lui dire, je lui répondis que si ma vie l'intéressait je pouvais la lui raconter dans les moindres détails.

— Excellent. Si vous pouviez me mettre tout cela par écrit et me l'envoyer par la poste le plus tôt possible. Même légèrement romancé, si vous voulez. Nous sommes très bousculés en ce moment, mais je lirai moi-même votre manuscrit avec le plus grand plaisir.

Je le remerciai, il fondit en larmes, je le consolai. Il m'assura de sa gratitude, m'offrit une tasse de thé ; je le remerciai de nouveau, il faillit encore éclater en sanglots ; exaspéré, je le traitai de larvette. Dès lors, il se retrouva inspecteur et suspectant, mais, quand il vit que la vitre brisée avait été remplacée, il me prit pour le vitrier et, à ce titre, me remit un billet de mille francs.

— Beau travail, dit-il. Vous connaissez votre métier.

Il me renvoya enfin, après m'avoir donné sa carte de visite. (pp. 70-71)

B. Un roman fantastique

Jacques Sternberg s'identifiait volontiers comme un auteur fantastique et ne cachait pas son admiration pour le travail de Jean Ray. Le fantastique se définit comme l'irruption d'éléments surnaturels dans un cadre réaliste. Comme le précise Sandrine Leturcq⁸, le fantastique, qui naît au XIX^e siècle va, durant le XX^e siècle évoluer vers une esthétique de l'absurde. C'est certainement Kafka qui symbolise le mieux cette bascule. En effet, dans *La Métamorphose*, la transformation du personnage principal en cafard n'est plus appuyée sur une quelconque croyance d'ordre religieux (pas d'influence du diable ou d'autres créatures folkloriques) ni même sur une hésitation autour de la perception du personnage (la folie) : le héros est bien devenu cafard et le monde qui l'entoure en devient absurde. Si cette philosophie de l'absurde se traduit dans le théâtre de Ionesco ou dans l'œuvre de Samuel Beckett, il est aussi particulièrement explicite chez Jacques Sternberg où aucun surgissement du surnaturel n'est jamais justifié, n'est jamais accompagné d'une quelconque surprise, le fantastique contamine l'univers en permanence, rebat les cartes, mélange le réel avec le rêve, la perception et le fantasme :

Les journées mises à part, il y a les nuits, surtout les nuits de plein jour, les plus lugubres parce que l'air n'y est plus qu'un duvet de chloroforme, un gigantesque édredon de sucre. Et les nuits dont on ne sait plus si elles appartiennent à la terre ou au vide, au passé ou au futur, celles que l'on cherche à fuir en se demandant par quelle porte secrète on y est entré. Ou encore ces nuits qui semblent faire le point entre un décor familier et un décor inconnu, anonyme, glacial.

C'est dans un de ces décors que je me retrouve. Mais où suis-je exactement ? Partout, me semble-t-il savoir. Quelle heure est-il ? Et pourquoi cette impression qu'il ne sera plus jamais aucune heure ? Échapper avant tout, car je suis en vie, j'en suis sûr. Si j'étais mort, je le saurais. J'avance dans un amas de décors confus, tronqués sans être déchiquetés, reliés entre eux par des plans troubles ou séparés par des creux qui ne sont sans doute que des trous de mémoire. (p. 63)

Ces visions entraînent une angoisse d'ordre existentiel ; une angoisse qui peut confiner à l'horreur avec des scènes proches de l'épouvante :

L'emballeur s'est redressé, il a pris son souffle. Puis soudain, sur son visage, paraît dégouliner un autre visage. Celui d'un homme qui, apparemment indemne, aurait eu les tripes défoncées.

Enfin, il se met à hurler.

Et tout reste suspendu dans ce hurlement d'un être qui venait de se laisser tomber en lui-même, s'abattant comme une masse dans la certitude de ne plus jamais avoir la force de revenir à la surface. Je sentis le moment de paralysie générale qui, à travers les six étages du magasin, se glaça dans le cri.

Alors vint le rire, plus effrayant encore que le hurlement. Un instant, l'homme hésita encore entre plusieurs actes d'agression. Et soudain, il fit son choix : il se mit à emballer.

⁸ Sandrine Leturcq, *Jacques Sternberg, une esthétique de la terreur*, Paris, L'Harmattan, 2011, pp. 13-14.

Mais ce n'était plus lui qui agissait. Lui, il avait disparu en même temps que le cri. Et quelque chose de déchaîné remplaça l'emballer, quelque chose qui devenait détentes de fauve, gestes d'une précision inhumaine, force motrice d'un automate devenu cinglé. (p. 148)

Les registres de l'animalité, de l'inhumanité mobilisés par l'auteur offrent une vision cauchemardesque de la transformation de l'emballer et inscrivent pleinement le roman dans le fantastique.

C. Un roman de science-fiction

Jacques Sternberg a consacré une part importante de sa carrière à la science-fiction. En Europe, le genre se développe massivement au début des années 1950 sous l'influence de la production américaine. Revues et collections spécialisées se multiplient et de nombreuses plumes francophones se distinguent parmi les traductions anglo-saxonnes. Jacques Sternberg en fait partie. Dès ses débuts, il va être remarqué par le milieu de la science-fiction. Les toutes premières chroniques s'attachant à son œuvre sont délivrées dans des revues consacrées au fantastique et à la science-fiction et ses premiers contes y sont publiés. L'auteur découvre ce genre avec un enthousiasme particulier. S'il finit par s'en éloigner, son œuvre reste jusqu'au bout marquée par son influence et fait de lui une figure majeure de la science-fiction francophone de la seconde moitié du XX^e siècle. Incontournable, il l'est également par sa vision très personnelle du genre. S'il s'amuse avec les topoï de la science-fiction (aliens, voyages dans le temps et dans l'espace, guerres intergalactiques, etc.), c'est toujours pour illustrer sa vision absurde du monde et de l'homme. Ses romans et contes, aux frontières de la science-fiction et du fantastique, sont assurément à rapprocher du travail de l'auteur nord-américain Howard Philip Lovecraft. Celui-ci a durablement marqué les littératures de l'imaginaire en mélangeant les codes du fantastique et de la science-fiction pour accoucher de ce que l'on désigne aujourd'hui comme l'horreur moderne. L'évocation de l'immensité de l'espace et du temps y sert avant tout à illustrer la vacuité de l'existence humaine et le surgissement fantastique entraîne le héros à conscientiser l'absurdité du monde souvent jusqu'à sombrer dans la folie. Si l'approche lovecraftienne est indéniablement plus radicale et totalement dénuée d'humour, l'œuvre de Sternberg utilise des mécanismes similaires et l'imaginaire science-fictionnel n'aboutit jamais qu'aux mêmes constats absurdes :

Avant de regagner la Terre, je décide de visiter quelques mondes déjà parcourus, certes, mais qu'il m'est toujours agréable de revoir. J'ai toujours eu la passion de la flânerie.

Je les retrouve tous. Les Synphes taupes qui tentent depuis des siècles de retrouver une civilisation perdue ; les Grèses inférieurs, éponges logées dans une éponge de l'espace ; les Noctarnes qui se nourrissent de leur propre graisse ; les Jugolées qui luttent depuis des siècles contre la couleur orange ; les Fyctes qui ne sont que les symboles et les chiffres vivants d'une gigantesque équation ; les Stalpes et les Calendres, les Drugues et les Argogyres, les adipeux et les larvaires, les incandescents et les minéralisés, les rampants et les madragènes, les tracéphales, les survertébrés et les trogléphènes. Sans être humains, ces étrangers n'en sont pas moins décevants. Comme nous, ils ont leurs problèmes mineurs et, comme nous, ils sont condamnés à perpétuité dans leur effroi de devoir aborder tous les matins une journée déjà vécue la veille. (p. 157)

L'extrait se structure en deux temps. L'accumulation des espèces extraterrestres repose sur un mécanisme propre à la science-fiction : les néologismes fonctionnent comme des « mots-fictions », c'est-à-dire des mots « inventés à mi-distance de l'étrangeté et de la familiarité, méconnaissables et reconnaissables, [...] qui rendent abordable l'inconnu sans pour autant le cerner et l'identifier⁹ » et participent à l'effet d'émerveillement face à l'altérité propre à la science-fiction (parfois appelé *sense of wonder*). La fin du second paragraphe coupe court à toute rêverie et ramène les espèces extraterrestres pourtant particulièrement exotiques à la basse condition matérielle qui pèse sur les humains.

⁹ Marc ANGENOT, *Le Paradigme absent. Élément d'une sémiotique de la science-fiction*, dans *Poétique* n°33, Paris, 1978, pp. 73-79. Cité par Jacques CARION, *op. cit.*, p. 153.

D. Une autofiction picaresque

Il peut paraître surprenant qu'un roman aussi déstructuré, aussi ouvert à toutes les fantaisies puisse être associé à l'autofiction. Celle-ci se définit comme un récit portant sur la vie de l'auteur dans une forme plus ou moins romancée. La notion est, de plus, bien postérieure à *L'Employé* puisqu'elle est forgée en 1977 par l'écrivain Serge Doubrovsky. Néanmoins, et comme le confirme le fils de Jacques Sternberg lui-même, « *L'Employé* mériterait [...] le sous-titre *Fragments d'autobiographie*¹⁰ ». Pour lui, il s'agit d'une autofiction : « comme à peu près tous les ouvrages de mon père¹¹ ». Jacques Sternberg ne le cache d'ailleurs pas, comme le révèlent les derniers mots du roman où l'on apprend, enfin, le nom du personnage principal : « Ah ! C'est vous, Sternberg ? » (p. 169). Il y a bien une identification entre le narrateur et l'auteur. Malgré la fantaisie du roman, de nombreux épisodes, notamment professionnels, sont inspirés de sa propre expérience. Car le roman, comme son titre l'indique, est aussi une exploration désabusée du monde du travail, de sa violence, de son inutilité, voire de sa nuisance. Un extrait du roman, dénué de tout fantastique, de toute forme d'humour et d'une remarquable lucidité confirme l'intention. Alors que le narrateur est occupé dans un emploi répétitif et dépourvu de sens, il est plongé dans ses pensées :

Je pense que la Terre tourne autour du Soleil à la vitesse de 30 kilomètres par seconde et que je suis là, accroché à ce bolide de feu qui fonce d'un infini à un autre, accroché à une table, suspendu dans le vide, pendant que, sérieusement, drogué, abruti, inconscient, j'affirme que nous sommes désolés d'apprendre la perte d'un colis expédié le 4 et que nous ferons l'impossible pour réparer cet incident. Je pense qu'à la vitesse de 100 000 kilomètres à l'heure je file de ma naissance vers ma mort, que la Terre tournera sur elle-même pendant d'autres millions d'années, que moi j'en vivrai encore 30 avec un peu de chance, que tout cela est irréductiblement établi et que, malgré tout, je suis là, devant cette table, à tuer le temps à raison d'une syllabe par seconde, sans aucune chance de le faire crever, alors que lui, de son côté, me tue, seconde par seconde sans aucune chance de me manquer [...] Autant fermer les yeux, ne plus y penser, sourire¹².

Le caractère très sérieux de ce passage détonne au regard du reste du roman car celui-ci n'a rien d'un essai métaphysique sur la condition humaine. Au contraire, son rythme effréné et la multiplication de péripéties le rapproche, d'un point de vue narratif, du roman d'aventures ou du roman picaresque : « Indéniablement, il s'agit d'un roman d'aventures, tant les événements remarquables s'emboîtent à vive allure d'une phrase à l'autre dans ce texte haletant en perpétuel mouvement qui narre les tribulations oniriques d'un employé à travers le temps et l'espace sans nulle concession à une quelconque analyse psychologique. Cette œuvre évoque aussi le genre picaresque où le récit à structure libre, voire désordonnée, progresse à cadence rapide et, de surcroît, met en scène un homme de condition modeste qui parle à la première personne du singulier¹³ ». Il y a même parfois du *Candide* dans le comportement du personnage principal qui peut se faire balloter d'un lieu à l'autre au gré des événements sans pour autant sembler prendre toute la mesure des aventures qu'il vit.

3.2. Une forme

L'une des caractéristiques les plus singulières de *L'Employé* réside dans sa forme. L'écriture apparaît comme intuitive, se générant elle-même au fil du roman et rappelle le procédé de l'écriture automatique théorisé par les surréalistes. Cette apparence de spontanéité relève d'un travail d'écriture et de réécriture long et exigeant. Néanmoins, l'intention de garder un récit explosé sur la forme comme sur le fond est maintenue voire confortée par le travail éditorial. Jacques Sternberg s'appuie sur différentes techniques d'écriture pour aboutir à ce résultat. Sans les épuiser, en voici les plus évidents :

¹⁰ Lionel MAREK, *op. cit.*, p. 158.

¹¹ *Ibid.*

¹² Cité par Lionel MAREK, *op. cit.*, p. 163.

¹³ Lionel MAREK, *op. cit.*, p. 158.

- Procédés proches des jeux d'esprit comme le Marabout (qui fonctionnent sur le principe de la concaténation ou de l'anadiplose) : « Mais quoi, il faut bien vivre, non ? » (p. 33, derniers mots du chapitre) ; « Il faut bien vivre, n'est-ce pas ? » (p. 34, premiers mots du chapitre suivant).
- Collage de micro-récits quasiment autonomes qui donne l'impression d'une succession de petites nouvelles à chute. À l'image de ses contes brefs, elles peuvent tenir en une phrase : « Diurne qui n'apparaissait, comme dans les mirages, que lorsqu'il faisait très chaud. Colcide, qui un matin, perdit son profil gauche que j'aimais tant » (p. 18). Parfois, plus longues, elles s'étendent sur un paragraphe entier :

Que dire d'Istrigale, dont je pouvais faire tout ce que je voulais, parce qu'elle avait réussi à franchir le fossé qui sépare la réalité de l'impensable ? Je la regardais parfois pénétrer dans un non-monde, cristallin d'où elle revenait, toujours aussi séduisante. Plus d'une fois je la mis en conserve dans des mines de boue pour avoir la joie de la retrouver à la pioche parmi de fulgurantes cristallisations de pierres précieuses. Je la rendis aussi fluide qu'une eau trouble, aussi dense que le mercure, aussi transparente que la glace, aussi terrifiante que quelque spectre hérissé de lames de rasoir et pourtant toujours aussi souriante, avide de me tendre son désir. Je lui fis porter la morale très échançrée dans le cou, les yeux braisés avec les mains palmées et le visage à l'envers, je lui transfusai tous les mélanges chimiques des passions les plus contradictoires. Je la projetai au-delà des siècles d'éternel féminin et d'« il ne faut pas battre une rose », et chaque fois elle me revint avec ce visage ironique et glacial que ni la terreur ni la passion n'avait jamais réussi à doter d'une expression sans équivoque. Un jour, elle s'entaille légèrement le doigt en coupant un morceau de pain, saigna à peine et mourut en dix secondes, exsangue. (p. 20)

- L'écriture est rythmée par des répétitions, par des énumérations, par l'accumulation de phrases isolées sans marqueurs de transition. Des phrases qui peuvent se réduire à des mots. L'extrait suivant en témoigne :

— Mange, me dit mon père.

La compote me paraît une planète gluante qui ne serait qu'une seule flaque de boue sans profondeur. Elle est criblée de minuscules volcans en éruption. Elle fume, bouillonne, enduite de lave brûlante. On pourrait jurer qu'elle renferme une quantité de larves qui crachent des bulles de noyés.

— Mange, répète mon père.

La cuiller que je viens de saisir me tombe des mains, heurte le sol. Elle y résonne comme si elle était tombée dans un gouffre et venait de réduire en morceaux toute une cité de cristal. Sous les répercussions de ce choc, des milliers de germes nouveaux apparaissent dans l'assiette de compote. La portion a doublé de volume. C'est une compote reliée aux lois de l'acoustique, une compote de l'espèce la plus dangereuse.

— Tu manges, oui ? répète mon père.

Il doit y avoir un malentendu. J'ai glissé dans mon passé, soit, mais je ne suis plus en âge d'y retourner. Je n'ai plus onze ans et je pourrais broyer mon père entre mes mains.

— Mange, dit une voix.

Ce n'est plus la voix de mon père, mais la voix anonyme, indifférente, de tous les invisibles visages qui font inlassablement le trottoir dans les vies pour y donner des ordres.

— Mange, dit-elle. Ne mange plus. Bois une gorgée. Lève-toi. Va te coucher. Travaille. Tiens-toi droit. Prends-moi. Sors d'ici. Viens. Reste avec moi ce soir. Mets ta tête sous ton bras. Ferme tes jambes. Travaille. Mange. Regarde-moi dans les yeux. Enfonce. Encore. Plus vite. Finis ta page. Relève la tête. En avant, marche. Vas-y maintenant. Mange. Laisse. Redresse-toi. Pose ton livre. Va-t'en. Parle-moi. (pp. 65-66)

Les lignes de dialogues, construites comme des variations autour de l'impératif « mange », viennent sans cesse couper les paragraphes narratifs qui, sur le fond, sont tout à fait fantasmatiques, mais restent, d'un point de vue formel, parfaitement réguliers. Ces derniers tendent à se réduire à chaque interruption jusqu'à la contamination finale dans le dernier paragraphe où les impératifs s'accumulent sans structure évidente.

Cette accumulation peut aller jusqu'à la création de néologismes, comme dans cet extrait où l'auteur utilise l'ajout de préfixes comme autant des variations autour des verbes tourner, taper et attraper :

— Tape.
— Tourne.
— Je te tourne.
— Je te tape.
— Je t'atourne.
— Je t'attrape.
— Je te retourne.
— Je te rattrape.
— Je te détourne.
— Je te détrape.
— Je suis toi.
— Je suis moi.
— Je suis nous.
— Nous sommes, donc nous tournons. (p. 42)

Les néologismes, comme nous l'avons vu plus haut, constituent un marqueur très fort de l'inventivité formelle du roman.

4. Propositions pédagogiques

4.1. Avant la lecture de l'œuvre

L'auteur...

UAA 0 – Justifier une réponse, expliciter une procédure

Vous allez découvrir une interview de Jacques Sternberg et Roland Topor :

<https://www.youtube.com/watch?v=UJPCDISXUCw>.

Après avoir visionné cette interview, vous aurez à répondre aux questions suivantes :

- Quelle image l'écrivain donne-t-il de lui-même ? Expliquez.
- Qu'est-ce qui peut paraître surprenant ? Justifiez.
- Quelle relation Jacques Sternberg et Roland Topor entretiennent-ils ? Expliquez.
- Qui était Roland Topor ? Par groupes de trois ou quatre, effectuez des recherches à son sujet et précisez qui il était en trois lignes maximum.
- D'après le journaliste, quel(s) est/sont le(s) point(s) commun(s) entre les deux artistes ?
- Quelles précisions apporte Roland Topor à ce sujet ?

UAA 1 – Rechercher, collecter l'information et en garder des traces et UAA 6 – Relater des expériences culturelles

L'interview que vous venez de découvrir ne donne que quelques maigres informations sur Jacques Sternberg. Par groupes, effectuez des recherches à son propos en vous répartissant les sujets suivants.

- L'enfance et les études.
- La guerre.

- L'œuvre.
- Les passions.

Réalisez ensuite une capsule vidéo dans laquelle vous présenterez, par deux, la partie de la vie de l'auteur sur laquelle portaient vos recherches. Cette capsule peut prendre la forme d'une interview imaginaire de l'auteur.

Les ressources suivantes peuvent vous être utiles :

Ouvrages livresques et revues

Lionel MAREK, *Jacques Sternberg ou l'œil sauvage*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2012.

Sources internet

<https://podcloud.fr/podcast/les-nuits-de-france-culture/episode/jacques-sternberg-ecrivain-dune-effrayante-lucidite> (consulté le 13 juillet 2023).

<https://www.dailymotion.com/video/x1wh2t> (consulté le 13 juillet 2023).

UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser

Par groupes, rédigez la biographie complète de Jacques Sternberg en vous basant sur les différentes capsules vidéo découvertes.

L'œuvre...

UAA 0 – Justifier une réponse, expliciter une procédure et UAA 1 – Rechercher, collecter l'information et en garder des traces

Vous allez découvrir une présentation de *L'Employé* réalisée par un autre écrivain belge, Nicolas Ancion : <https://www.youtube.com/watch?v=0QcHEUsDeo0>.

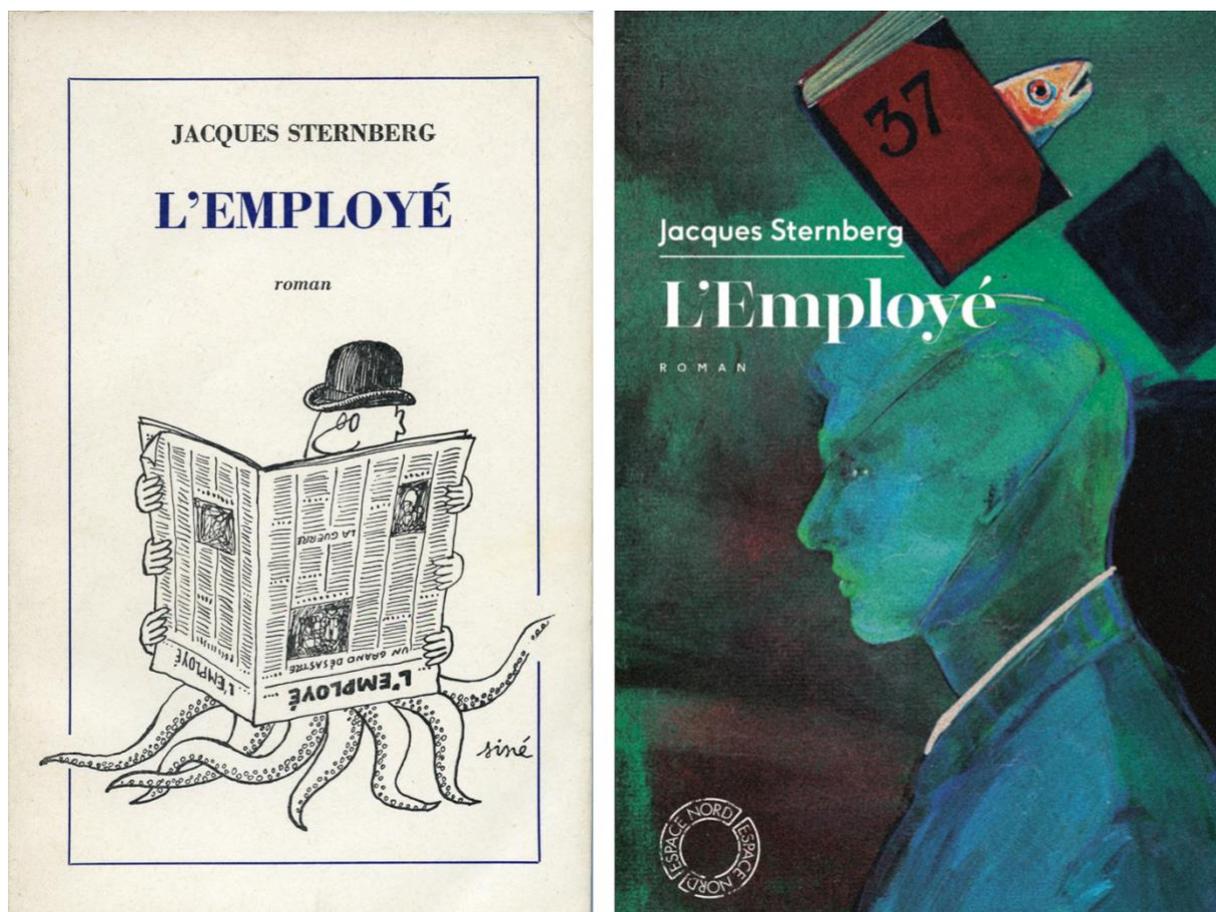
- Cette présentation vous fournit-elle de nouvelles informations à propos de Jacques Sternberg ? Si oui, lesquelles ?
- Qu'est-ce qui a retenu l'attention de Nicolas Ancion dans ce roman ?
- Qu'est-ce qui, selon lui, peut paraître étonnant ?
- Compte tenu de cette présentation et du titre du roman, quel type d'histoire vous attendez-vous à lire ? Justifiez.

Observez les deux couvertures du roman ci-dessous. La première figure sur la première édition du livre, aux éditions de Minuit (1958) ; la seconde est celle de sa réédition en Espace Nord (2021).

- Qu'ont en commun ces deux couvertures ? Expliquez.
- Qu'est ce qui, sur les deux images peut paraître incongru ?

Lisez l'incipit du roman (de la page 5 à la page 8)

- Quelles informations cet extrait vous fournit-il quant au :
 - cadre spatio-temporel ?
 - personnage principal (âge, profession, famille, etc.) ?
- Listez les mots qui vous posent problème et, par groupe, tentez d'en comprendre le sens.
- Quelles informations restent en suspens ?
- Émettez des hypothèses quant à la suite de l'histoire.



Couvertures de *L'Employé* aux éditions de Minuit et chez Espace Nord ©AML (MLA 5337/0001) ©Espace Nord

Après la lecture de l'œuvre

UAA 0 – Justifier une réponse, expliciter une procédure, UAA 1 – Rechercher, collecter l'information et en garder des traces et UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser

- Réalisez l'arbre généalogique du personnage principal. Que constatez-vous ?
- Établissez une liste des différents postes occupés par le personnage narrateur. Précisez chaque fois :
 - en quoi consistait son travail.
 - la (ou les) raison(s) qui l'a (l'ont) amené à quitter cet emploi.
 - ce que Sternberg dénonce ainsi implicitement.
- En combien de temps se déroule l'histoire ? Justifiez votre réponse en citant les éléments du texte.

UAA 4 – Défendre oralement une opinion et négocier

Les choix du titre et des couvertures du livre ne relèvent pas de l'auteur mais de ses éditeurs. Selon vous, ces choix sont-ils pertinents ? Quelle que soit votre opinion, défendez-la à l'aide d'arguments variés, pertinents et nuancés.

Vous préciserez enfin vers quelle illustration de couverture va votre préférence.

UAA 3 – Défendre une opinion par écrit

Bien que cela puisse paraître surprenant, Lionel Marek, le fils de Jacques Sternberg, prétend que *L'Employé* est une autofiction (c'est-à-dire une autobiographie fictive) qui aurait pu comporter comme sous-titre : « Fragments d'autobiographie¹⁴ ».

- Êtes-vous d'accord avec cette affirmation ?

Répondez à la question en rédigeant un texte argumentatif dans lequel vous prouverez votre opinion à l'aide d'arguments variés, nuancés et pertinents que vous illustrerez en vous aidant à la fois de la lecture de *L'Employé* et de l'autobiographie de Jacques Sternberg précédemment réalisée.

UAA 1 – Rechercher, collecter l'information et en garder des traces et UAA 0 – Justifier une réponse, expliciter une procédure

Relisez attentivement l'extrait qui suit :

— Vous voyez... Ils sont tous là, me dit cet amateur, ceux que j'aime et relis sans cesse, Kafka, Cioran, Ionesco, Melville, Dostoïevski, Sternberg, Lautréamont, Beckett, Joyce, Lovecraft, Céline et les autres. (pp. 60-61)

- Outre Sternberg, connaissez-vous les auteurs cités ?

Par groupe, effectuez des recherches à leur sujet. Vous préciserez quand ils ont vécu, le genre ou courant littéraire auxquels ils sont associés et citerez au moins une de leurs œuvres. Tentez ensuite, pour minimum cinq d'entre eux, d'identifier un point commun entre leurs œuvres et celles de Sternberg.

Ionesco fait partie des écrivains cités. Jacques Sternberg l'a rencontré et a été particulièrement influencé par son œuvre associée à un courant d'avant-garde, le théâtre de l'absurde.

Courant théâtral apparu au milieu du vingtième siècle, après la seconde guerre mondiale, le théâtre de l'absurde rompt de manière radicale avec les genres théâtraux classiques comme la tragédie ou la comédie. Il repose sur l'absurdité des situations ainsi que sur la déstructuration du langage et met en scène des personnages sans repères, soumis à des forces invisibles et évoluant dans un univers hostile.

- Selon vous, peut-on retrouver dans *L'Employé* des traces de l'influence de Ionesco précisément et, plus généralement, du théâtre de l'absurde ? Justifiez votre réponse.

UAA 1 – Rechercher, collecter l'information et en garder des traces

Tout au long du récit, Sternberg use de divers jeux sur la langue. Par groupes, tentez de repérer les différents procédés utilisés en complétant le tableau qui suit :

| Marabouts | Répétitions | Énumérations | Accumulations | Néologismes |
|-----------|-------------|--------------|---------------|-------------|
| | | | | |

¹⁴ Lionel MAREK, *Jacques Sternberg ou l'œil sauvage*, Lausanne, L'Âge d'homme, 2012, p. 163.

UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser et UAA 5 – S’inscrire dans une œuvre culturelle (amplification, transposition)

Certains critiques littéraires ont dit de Sternberg qu’il était le nouveau moraliste du XX^e siècle.

- Dans un premier temps, reformulez en quelques lignes ce que Sternberg dénonce à travers ce livre.
- Dans un second temps, reformulez les idées exprimées par Sternberg à la manière des moralistes du XVII^e siècle que sont La Bruyère et La Rochefoucauld.

Le roman se termine sans que le lecteur ne sache réellement ce qu’il adviendra de l’employé arrivé en retard. Vous allez donc poursuivre l’histoire à la manière de Sternberg, tant du point de vue du fond que du point de vue de la forme.

Sélectionnez un extrait du roman et adaptez-le sous forme de bande-dessinée.

UAA 6 - Relater des expériences culturelles

Vous venez de découvrir Jacques Sternberg ainsi qu’un roman majeur de son œuvre. Lisez à présent la plaquette *Contes glacés*, éditée dans le cadre de l’édition 2023 de la Fureur de lire¹⁵.

Rédigez ensuite un texte informatif dans lequel vous présenterez la vie et l’œuvre de Sternberg. Votre texte est destiné à des élèves de troisième année du secondaire et aura pour titre : « Jacques Sternberg, romancier et nouvelliste ». Il constituera pour ces élèves une entrée en matière à la lecture de la plaquette.

¹⁵ Cette plaquette est disponible sur simple demande via l’adresse suivante : fureurdelire@cfwb.be.

5. Bibliographie

5.1. Source primaire

Jacques STERNBERG, *L'Employé*, Bruxelles, Espace Nord, n°52, 2021.

5.2. Sources livresques

Simon BRÉAN, *La Science-fiction en France : théorie et histoire d'une littérature*, Paris, Sorbonne Université Presses, 2012.

Sandrine LETURCQ, *Jacques Sternberg, une esthétique de la terreur*, Paris, L'Harmattan, 2011.

Lionel MAREK, *Jacques Sternberg ou l'œil sauvage*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2012.

5.3. Sources internet

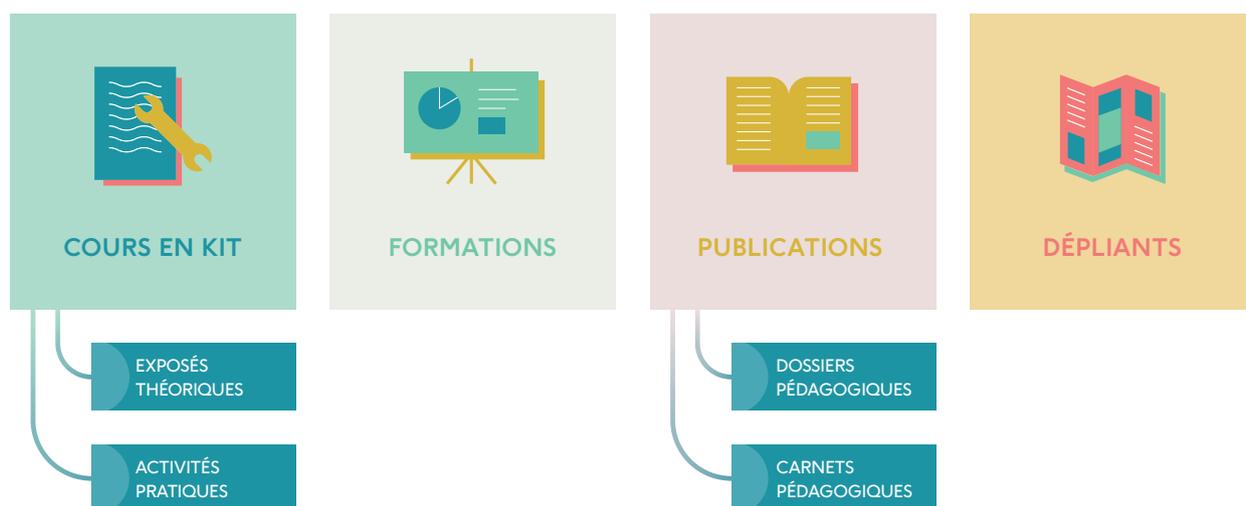
FRITZ2, *Sternberg et Roland Topor*, sur *Dailymotion*, 2007 (disponible sur <https://www.dailymotion.com/video/x1wh2t>, consulté le 13 juillet 2023).

LIBRAIRIE FILIGRANES, *Nicolas Ancion présente L'Employé de Jacques Sternberg, Labor*, 2020 (disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=0QcHEUsDeo0>, consulté le 11 juillet 2023).

Albane PENARANDA, *Jacques Sternberg, « écrivain d'une effrayante lucidité »*, sur *Les Nuits de France Culture*, 2023 (disponible sur <https://podcloud.fr/podcast/les-nuits-de-france-culture/episode/jacques-sternberg-ecrivain-dune-effrayante-lucidite>, consulté le 13 juillet 2023).

Découvrez l'offre didactique de la collection sur l'espace pédagogique du site

www.espacenord.com !



Des outils téléchargeables **gratuitement** à destination
des professeurs de français du secondaire.